

Regards croisés, mondes déployés

Entre paysages imaginaires, céramiques-poèmes et architectures fantastiques, l'exposition « Regards Croisés #4 » propose un voyage dans des univers où matière et mémoire se répondent.

A Libourne, la Maison d'Art Laurence Pustetto dévoile une nouvelle édition de *Regards Croisés*, exposition conçue comme un espace de dialogue entre cinq artistes qui interrogent la mémoire, la matière et la manière dont nous habitons le monde. Un rendez-vous où l'imaginaire, l'expérimentation et l'attention au sensible se rencontrent jusqu'au 20 décembre. Cette quatrième édition est coconstruite par Laurence Pustetto et le collectionneur Thierry Vaast, un duo guidé par la conviction que « l'art est un pas de côté vital pour comprendre notre époque ». Leur sélection met en lumière des démarches qui font vibrer la frontière entre visible et invisible, entre réel et fiction, entre restes du passé et visions d'avenir. La galeriste insiste, rappelant qu'un lieu d'exposition est aussi un espace de transmission : « Le regard porté par l'artiste sur le monde fait œuvre. »

La première voix de ce parcours est celle de Léna Babinet, céramiste qui explore la mémoire intime. Elle travaille notamment la terre sigillée, une technique héritée de l'Antiquité romaine. Il s'agit d'un vernis d'argile extrêmement fin, obtenu à partir d'une terre décaillée puis polie jusqu'à produire un éclat naturel sans email. Cette méthode, exigeante et lente, offre un nuancier de teintes douces, presque charnelles, dont Babinet se sert comme d'un relevé du temps. Dans la série *Présages*, par exemple, les surfaces semblent respirer : nuances ocre, lignes incisées, points de cuisson visibles comme autant de traces d'existence. « Elle collectionne les choses que l'on ne regarde pas », confie Thierry Vaast. Chaque pièce devient un fragment archéologique inventé, un objet du futur pétré du passé.

Avec Dana Cojbu, le visi-



Les « archicultures » de Laurent Gapaillard.

teur bascule dans un territoire mental. Son travail combine tirage photographique et dessin, une hybridation qui crée des paysages imaginaires à partir d'images prises sur le terrain, notamment en Scandinavie. Elle prolonge ses photographies au fusain, étend les lignes au-delà du cadre initial, brouille les contours. L'œil ne sait plus où commence le réel ni où s'arrête la projection. Dans certaines pièces, une masse sombre – montagne, falaise, nuage – devient presque une fiction graphique. Cojbu ouvre un espace silencieux, enveloppant, qui « invite à sortir du cadre » au sens propre comme au figuré.

Dominique Stutz, elle, travaille l'argile comme si elle manipulait un tissu vivant. Ses sculptures, inspirées par des micro-organismes observés au microscope électronique, présentent des volumes tubulaires, des excroissances, des surfaces ponctuées. Elle avance par expérimentations : glaçures inattendues, textures rugueuses ou brillantes, contrastes entre épaisseur et fragilité. Dans certaines œuvres, des structures évoquent des spores agrandies

à l'échelle du corps humain, comme si le monde invisible s'était soudain matérialisé. Ces formes hybrides, ni végétales ni animales, posent la question d'un vivant réinventé, nourri de mutation et d'adaptabilité.

L'univers de Laurent Gapaillard prend au contraire une ampleur monumentale. Illustrateur et concepteur visuel, il développe ce qu'il nomme une « archiculture » : l'idée que des bâtiments peuvent pousser comme des plantes. Ses dessins, d'une précision quasi scientifique, montrent des structures tressées de roche et de fibres vivantes. *La Forêt corinthienne* en est un exemple marquant, avec ses colonnes en pleine croissance, gorgées de sève, dont les chapiteaux deviennent des bourgeons en expansion. Ailleurs, des montagnes végétales se déploient en spirales, comme si la géologie obéissait à un souffle organique. Gapaillard crée des mondes qui semblent extraits d'une mythologie encore inconnue, entre science-fiction et naturalisme fabuleux.

Enfin, le travail de Sandrine Paumelle apporte une respiration méditative. Elle collecte

papiers usés, tirages oubliés, surfaces fragiles qu'elle maroufle ensuite sur bois ou toile. Ses paysages émergent comme des souvenirs voilés, traversés par une lumière diffuse. La couture, parfois visible comme un kintsugi de papier, matérialise la réparation et le passage du temps. Une photographie argentique d'un sous-bois, retravaillée et patinée, devient ainsi un espace émotionnel plus qu'un lieu. « L'artiste imprime sa propre vision du monde », écrit à son sujet Ludovic Duhamel, décrivant ces paysages comme traversés par un souffle presque irréel.

En réunissant ces cinq démarches, *Regards Croisés #4* affirme une même volonté : permettre aux œuvres d'élargir notre perception. « L'art trace des chemins, nous connecte à nos âmes », dit encore Laurence Pustetto. Une invitation à ralentir, à regarder autrement, et à découvrir dans chaque matière une histoire qui s'invente.

Frédéric LACOSTE (cjp)

Jusqu'au 20 décembre à la Maison d'Art Laurence Pustetto, 85, rue Thiers, à Libourne.